Le Matin

«Je suis le témoin des zones d'ombre»

DENISE GILLIAND ● La Suisse a une excellente réputation en matière de cinéma documentaire. Pourtant, financer et réaliser ce genre de films reste long et difficile. Entretien avec une réalisatrice romande passionnée par le réel

Frédéric Julliard

Denise Gilliand n'aime pas la fiction. Ou, du moins, elle la laisse aux autres. Ce qui intéresse cette jeune réalisatrice vaudoise de films documentaires, c'est le réel, rien que le réel. Et si possible ce qui se passe dans les zones d'ombre. Pour son dernier long métrage, elle a suivi pendant une année une troupe de théâtre composée de sans-domicile-fixe et de chômeurs. Elle en a tiré un documentaire, «Les bas-fonds», du nom de la pièce de Gorki jouée par ces gens de la rue devenus comédiens le temps d'un spectacle, et qu'on voit peu à peu reprendre confiance en eux grâce au théâtre.

Comme n'importe quelle production hollywoodienne, le film est diffusé sur grand écran (dès demain au cinéma Scala, à Genève). Un sacré pari, quand on sait que les documentaires déplacent rarement les foules. Dans ce domaine, les budgets ne se comptent en effet pas en millions de dollars. Le film de Denise Gilliand a été réalisé avec 170 000 francs; autant dire des bouts de ficelle. Et il a nécessité une année de tournage, puis une autre année pour le montage. Résultat: septante-huit minutes de film obtenues à partir de... soixante-huit heures de bande. Pour faire aboutir le projet, il a fallu une bonne dose de passion et de persévérance. Des qualités dont Denise Gilliand, qui en est à son cinquième long métrage, ne manque assurément pas. Entretien.

— Comment en êtes-vous arrivée à faire des films documentaires?

Jeune réalisatrice vaudoise de films documentaires, Denise Gilliand croit en l'avenir de ce cinéma du réel.

— J'ai suivi une école de cinéma en Italie, puis j'ai fait des films de commande pour gagner ma vie. Assez vite, je me suis spécialisée dans les films à caractère social. Dans tous mes films, d'ailleurs, j'allie la culture et le social, mes deux chevaux de bataille. Par ailleurs, la culture du documentaire est très forte dans notre pays: la réputation des documentaires suisses est excellente. Et puis, j'aime être en prise avec le réel. Le réel offre des situations beaucoup plus surprenantes et fortes que la fiction. Avoir une caméra à l'épaule permet d'entrer dans des milieux où on n'irait jamais sans cela; j'ai beaucoup travaillé dans les prisons, par exemple. Je suis très heureuse dans le documentaire.

— Comment est-ce qu'on parvient à monter et à financer un film comme «Les bas-fonds»?

— C'est difficile. Il faut d'abord trouver un producteur intéressé par notre idée, qui ira chercher de l'argent à notre place *(rires)*. C'est un processus long, au minimum six mois. On obtient en général des aides de la télévision et de l'Office fédéral de la culture, et d'autres petits soutiens des cantons ou des communes. Pour «Les bas-fonds», nous n'avons pas obtenu d'aide de la télévision, parce que le sujet n'était pas local *(il a été filmé à Paris, n.d.l.r.)*. On a donc dû tourner avec la moitié du budget seulement... On a fait vraiment avec les moyens du bord, et on ne s'en est sorti que parce que tout le monde était très motivé.

— Votre film est diffusé en salles, ce qui est plutôt rare. Quels rôles le cinéma et la télévision jouent-ils dans la diffusion des documentaires?

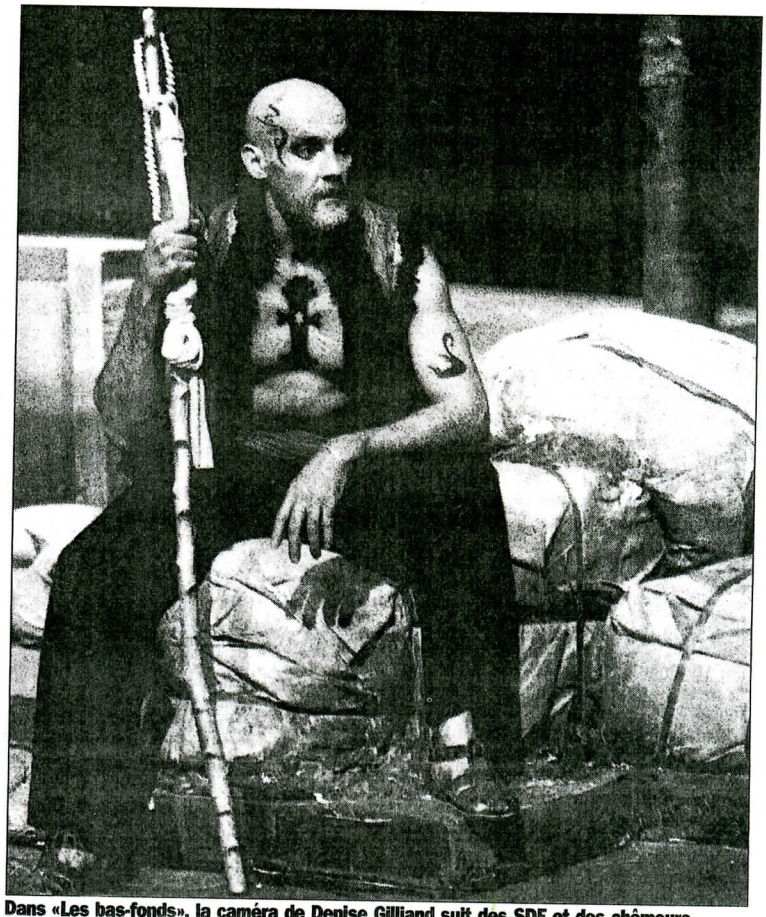
— En général, on «calibre» plutôt les films pour la télévision, avec une durée de cinquante-deux minutes. La diffusion passe donc principalement par le petit écran. Mais, en Suisse, il y a toute une série de documentaristes, comme Jacqueline Veuve ou Richard Dindo, pour ne citer que les plus connus, qui travaillent dans le long métrage documentaire. Dans ce cas, comme pour «Les bas-fonds», on sort le film en salles d'abord, et on le vend aux chaînes de télévision ensuite.

— Est-ce que le documentaire est «condamné» à filmer des situations difficiles, ou est-ce possible de montrer des gens heureux?

— Il y a des documentaristes qui s'attaquent à merveille à des situations heureuses. C'est donc possible de le faire; mais les situations heureuses, moi, ça ne m'intéresse pas tellement *(rires)*. J'aime dévoiler les choses qu'on cache habituellement. Surtout en Suisse: chez nous, on voit peu les malades, les toxicomanes, les détenus...

— Etes-vous optimiste quant à l'avenir du film documentaire en général?

— Je trouve que ça se passe de mieux en mieux, grâce à des chaînes comme Arte, par exemple, ou à des petites chaînes qui passent uniquement des documentaires. Les taux d'écoute augmentent régulièrement. Je suis donc confiante.



Dans «Les bas-fonds», la caméra de Denise Gilliand suit des SDF et des chômeurs qui tentent de reprendre goût à la vie par la pratique du théâtre. Un portrait très attachant de ces personnages hauts en couleur. Photos Jean-Paul Lopez

«Les bas-fonds», de Denise Gilliand, au Scala, à Genève (23, rue des Eaux-Vives), première le lundi 5 juin à 20 h avec un débat, puis séance tous les jours. Pour en savoir plus, on peut consulter le site de l'association Rebond'Art, qui organise des activités culturelles avec les démunis: www.megaphone.org/rebond-art